

[Rencontres de la méditation chrétienne - Valpré - **Mourir et naître** - 29-31 janvier 2010]

Naître, vivre, mourir et méditer selon l'anthropologie ternaire

par Michel Fromaget

Nous terminions notre précédent entretien en soulignant que, selon l'anthropologie spirituelle, il y aurait quelque présomption à nous prendre pour des hommes. De notre temps Maurice Zundel ne dit pas autre chose et, déjà au deuxième siècle de notre ère, saint Irénée se moquait des gnostiques qui, disait-il, « se prennent déjà pour des dieux, alors qu'ils ne sont pas même encore des hommes ». Par d'autres voies, des scientifiques émettent aussi aujourd'hui la même idée. Ainsi vous vous souvenez, sans doute, de la profonde parole du grand éthologue Konrad Lorenz affirmant que : « le fameux chaînon manquant entre le singe et l'homme, c'est... nous ! »

Mais focalisons plus précisément notre attention sur le fait que les deux anthropologies les plus importantes forgées par l'histoire, la dualiste et la tripartite, s'opposent catégoriquement sur la façon de considérer *la naissance, la vie et la mort* de l'homme. Voire : sa *résurrection*. Nous commencerons par interroger cet antagonisme alors qu'il se manifeste à propos de la naissance et de la vie. Puis, dans une deuxième partie, à propos de la mort. Enfin, nous interrogerons le sens de cette pratique si particulière qu'est la méditation alors qu'on l'envisage à la lumière de l'anthropologie ternaire.

I – De la naissance charnelle, naturelle, ou biologique à la seconde naissance, nouvelle, ou spirituelle

À croire ce que nos familles et l'université nous ont enseigné de la vie et de l'homme, selon donc le paradigme dualiste, ou binaire, nous sommes nés le jour où nous sommes sortis du ventre de notre mère biologique et il y a que nous sommes définitivement et seulement celui-là qui en est sorti. Il n'y a à ce sujet aucune ambiguïté : chacun connaît la date et le lieu de naissance inscrits sur sa carte d'identité. Et de même, chacun se confond avec celui ou celle qu'il voit sur sa photo d'identité. Il n'y a là aucun doute et, suivant l'anthropologie seulement binaire, il ne peut y en avoir. En effet, puisque selon elle, l'homme en tant que tel *se définit* par l'heureuse conjonction de son corps et de son âme, alors il est certain que le bébé qui apparaît entre les cuisses de sa mère est *déjà homme*. Il est même, sur le plan de l'essentiel, du définitionnel, un *homme complet, achevé*, puisque l'évidence est qu'il possède déjà un corps et une âme *actuels*, je veux dire en actes, vivants. Il les possède d'ailleurs dès avant sa naissance. Et ceci quand bien même – cela ne change rien sur le plan de l'essence – le corps et l'âme du jeune enfant sont d'évidence immatures et devront par la suite se développer pour se réaliser et devenir adultes. La vie biologique sert d'ailleurs à cela. C'est là du moins une tâche qui lui fait honneur et qui lui donne du sens.

On remarquera, au passage, que la quasi-totalité des institutions laïques et civiles a précisément pour objet de collaborer à cette tâche en aidant les individus tant à développer et cultiver leurs *facultés psychologiques* (intelligence, sensibilité, mémoire, etc.) que leurs *possibilités physiques et corporelles*. On notera aussi que, parce que le paradigme binaire est incapable d'assigner à l'existence humaine d'autres buts louables que ces deux là, un inconvénient majeur de la société dualiste est d'engendrer des individus qui - une fois atteint le plafond de leurs possibilités psychiques et physiques (et cette échéance vient toujours très vite) - pensent avoir alors *accompli leur dû* et qu'en

conséquence, à partir de maintenant, le reste du monde entier *leur est dû*. Et c'est alors le spectacle navrant que nous connaissons tous – spectacle qui n'a rien à voir avec la catégorie sociale – de ces gens qui n'ont plus d'autre idéal que de consommer et de consommer toujours plus.

Spectacle de personnes qui, en outre, sont tétanisées jusqu'à la moelle par la perspective de la mort puisque l'anthropologie dualiste leur a enseigné à s'identifier pleinement avec la part naturelle de leur être, part dont une composante ontologique, essentielle, définitionnelle – donc vitale, j'ai nommé le corps physique – est manifestement vouée à la décomposition. Saint Bernard aimait à évoquer cet avenir implacable en des termes corrosifs, mais salutaires. Il disait : « *Post hominem, vermis. Post vermis, foetor et horror* », soit : « Après l'homme, le ver. Après le ver, la puanteur et l'horreur ». Mais nous reparlerons de la mort tout à l'heure. Pour l'instant, revenons à son terme symétrique et presque antonyme : la naissance, et aussi à la vie qui la suit. Ce qui permettra de mettre dans la lumière la plus vive que sur toutes ces questions essentielles l'anthropologie ternaire et la dualiste s'opposent frontalement.

Certes, il est évident pour l'anthropologie ternaire que la première naissance, la naissance biologique, dote effectivement le nouveau-né d'un corps et d'une âme. Mais, ce faisant, elle ne lui confère qu'une « part seulement de son humanité », puisque selon la vision ternaire l'homme, l'homme véritable, complet, réalisé, est indissociablement « corps, âme et esprit ». Or il est patent que la première naissance *ne pourvoit pas l'enfant d'un esprit « actuel »*. Celui-ci est, au mieux, seulement *en germe*, seulement *virtuel*. Ce faisant, nous n'héritons donc jamais de la naissance naturelle qu'une vie *partielle, relative, momentanée*. « Partielle », parce qu'elle n'anime qu'une part de l'être. « Relative » compte tenu de toutes les pesanteurs et restrictions qui l'oblitérent. « Momentanée », puisqu'à défaut d'être vivifiée à son tour par l'esprit, elle court inéluctablement à sa perte. Perte qu'elle trouvera dans l'anéantissement d'une mort que l'Écriture nomme la « seconde mort » et dont nous allons avoir à reparler bientôt. Ainsi nous faut-il bien regarder cette chose en face : dans l'optique spirituelle, ou ternaire, quand bien même je serais Einstein, Bac, Rembrandt, Tolstoï et Hölderlin réunis, si je n'ai pas actualisé mon esprit, si je ne l'ai pas mis en œuvre, si je ne lui ai pas fait porter de fruit, je ne suis pas plus humain, pas plus un homme fait, achevé, qu'une larve n'est l'imago dont elle porte la possibilité et la responsabilité. Saint Paul disait cela en des termes extraordinaires que vous connaissez tous :

« Quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi (...), quand je distribuerais tous mes biens, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien » (1 Cor 13, 2-3).

En effet, ainsi que nous allons le comprendre, *l'esprit et l'amour sont un même être*. Et il est sûr qu'aux yeux de saint Paul demeurer une larve, si belle et dodue soit-elle, ou être rien – la larve étant vouée au rien – c'est une même chose. Sain Paul utilise d'ailleurs lui-même et à plusieurs reprises la notion de *métamorphose* pour signifier la seconde naissance, la transformation par laquelle l'être humain, en accueillant et actualisant son esprit, hérite d'une vie fondamentalement différente, non plus *partielle* mais *totale*, non plus *relative* mais *absolue*, non plus *temporaire* mais *éternelle*.

Accordons quelque attention à ce qu'enseigne le modèle des métamorphoses animales au sujet de la nouvelle naissance humaine. Mais ceci, puisque nous sommes chrétiens, non sans vous avoir au préalable remis en mémoire que cette seconde naissance est tout à la fois à la racine, au cœur et à la cime de l'enseignement de Jésus, de l'enseignement des apôtres et des Pères, ainsi que de celui de tous les mystiques véritables. Voyez ainsi saint Jean qui, dès son Prologue, campe magnifiquement le Verbe de Dieu, lumière véritable descendue dans le monde, qui donne à tous ceux qui la reçoivent le

« pouvoir de devenir enfant de Dieu (Jn 1,12), c'est-à-dire le pouvoir de naître une nouvelle fois, de naître non plus de la chair, mais de l'esprit (Jn 3,6). Mais regardez et écoutez surtout Jésus-Christ dont le premier miracle selon saint Jean, celui des noces de Cana, laisse apercevoir, à travers la symbolique des jarres de pierre, de l'eau et du vin, le ternaire humain et, à travers la transformation de l'eau en vin, le mystère de notre naissance à l'esprit. Écoutez-le, tout au long du chapitre III du même évangile, expliquer à Nicodème les secrets de cette naissance (Jn 3,1-21). Écoutez-le encore sur la croix annoncer aux chrétiens que Marie est leur « mère » (Jn 19,27), c'est-à-dire bien sûr leur « seconde mère », celle qui les fera naître une deuxième fois.

Saint Paul, plus encore que les évangélistes, axe sa prédication autour de la naissance nouvelle. Sans cependant la nommer ainsi, puisqu'il préfère parler en termes de « conversion », de « renouvellement », de « transformation », de « transfiguration », de « métamorphose ». Et aussi dévoiler cette dernière comme passage de « l'homme ancien » à « l'homme nouveau » (2 Co 5,17), de « l'homme vieux » à « l'homme neuf » (1 Co 2,13-15), de « l'homme extérieur » à « l'homme intérieur » (2 Co 4,16) de « l'homme charnel et psychique » à « l'homme libre et spirituel ».

Saint Irénée, le premier et plus grand théoricien de l'anthropologie ternaire, accordait bien sûr une place suréminente à la distinction des deux naissances. Il disait que par la première nous héritons de la mort et par la seconde de la vie. Et, bien entendu, toute vie monacale et contemplative, en bref toute vie mystique, serait dépourvue de toute signification véritable si l'homme ne portait réellement en lui ce germe dont l'éclosion lui permet de naître à lui-même. Que toute la mystique de Maître Eckhart soit centrée sur la naissance éternelle de Dieu en nous, sur la nouvelle naissance, comme le constate Jeanne Ancelet-Hustache ne doit donc pas nous étonner. Et je ne vous étonnerai pas non plus en vous certifiant qu'il en va exactement de même aujourd'hui de l'anthropologie de Maurice Zundel, ou encore de celle d'Edith Stein.

Mais revenons donc un instant sur cette analogie de la métamorphose animale. Analogie bien connue de tous les grands mystiques, comme en témoigne par exemple sainte Thérèse d'Avila qui médite longuement, dans *Le Château intérieur*, sur la condition du ver à soie qui se métamorphose en papillon. Nous noterons au passage que le monde végétal, lui non plus, n'est pas sans proposer à l'anthropologie ternaire des images suggestives. Ainsi celle de la déhiscence des anthères qui libère le pollen, celle des fruits qui libère les graines, celles des graines qui libèrent des plantules, ou encore l'image de la plantule qui se transforme en plante. Mais, à ce sujet, vous n'êtes pas sans savoir que Jésus aimait particulièrement ces métaphores végétales. Je pense par exemple à la mort du grain de blé dans l'évangile de Jean (12, 24-25), mais aussi à la « Parole du semeur » présente dans chacun des trois évangiles synoptiques (Mt 13,1-9 ; Mc 4,1-9 ; Lc 8,4-8). D'ailleurs, la référence à ces images naturelles, qu'elles soient animales ou végétales, s'avère être une constante de la mystique, non pas seulement occidentale, mais universelle. Ainsi la retrouvons-nous, par exemple, dans le bouddhisme Mahâyâna qui présente la « nature de Bouddha » – c'est-à-dire la nature spirituelle que nous possédons tous de manière virtuelle, donc l'esprit – sous la forme d'une « graine d'éveil » ou encore à travers un mot très compliqué qui signifie précisément « l'embryon de celui qui vient ».

Étonnamment, ces métaphores informent sur la seconde naissance et aident à la concevoir de *manière juste*, autant en raison de leurs *ressemblances* avec celle-ci qu'en raison de leurs *différences*. Ainsi, dans le registre de la ressemblance, nous savons que les métamorphoses animales n'engendrent pas *un autre être*, mais *le même* et ceci malgré que sa nature soit maintenant radicalement autre. Il y a aussi que l'imago bénéficie d'une vie extraordinairement *différente* de celle de la larve et qu'il vit maintenant dans un *tout autre milieu*. Quittant, par exemple, le monde souterrain pour vivre en surface, le monde aquatique pour le monde terrestre ou la terre pour le monde aquatique, ou l'eau et la terre

pour le monde de l'air, etc. Or, on observe aussi un changement de milieu comparable lorsque l'homme se défait de son conditionnement bio-psychique pour s'ouvrir à sa condition spirituelle. Il y a aussi dans le monde animal ce phénomène de la « néoténie » faisant que si des larves se reproduisent elles ne donnent jamais naissance qu'à des larves qui resteront immatures. Seuls les imago engendrent des larves qui se métamorphoseront. Or on observe la même loi dans le genre humain. Mais je n'ai, hélas !, guère le temps d'expliquer plus avant ces ressemblances. D'autant qu'on observe, d'autre part, deux différences absolument essentielles, dont je ne me pardonnerais pas de ne pas vous les avoir signalées. Une telle omission est en effet susceptible d'entraîner des erreurs de compréhension extrêmement dommageables. Je veux dire ceci.

Tout d'abord, il convient de garder présent à l'esprit l'évidence faisant que toutes les métamorphoses animales s'inscrivent forcément dans l'espace et dans le temps et ceci tout au long de leur parcours. Elles ont *un début et une fin*. Et elles libèrent un être certes achevé et parfait, mais qui n'en est pas moins *destiné à mourir*. L'imago est en effet un *être fini*, un être qui ne sort pas du monde de la *finitude*. Or donc, il en va de façon toute différente de la seconde naissance humaine. Bien sûr, elle commence *dans le temps*, elle a un début que l'on peut *situer et dater*. Cependant, l'être qu'elle met au jour, du fait même qu'il participe à la nature divine et éternelle à laquelle il se prête, cet être n'est certainement plus fini, mais *infini*. Du moins tend-il à le devenir. Par où cette naissance ne doit jamais être comprise comme un événement instantané, ni même momentané, mais comme un événement *progressif* qui se déroule dans la *continuité* et qui ne connaît *pas de fin*. Du fait de sa définition même, cette naissance n'est jamais acquise, jamais passée, jamais faite, mais toujours à venir, toujours à faire. « Jamais derrière », « toujours devant », comme disait le grand Zundel. De là l'humilité sans mesure de tous les grands mystiques.

La deuxième divergence que je désirais exposer est tout aussi capitale. Car les transformations animales, ou végétales, *ne sont pas libres*. Le têtard n'a pas la liberté de refuser de se transformer en grenouille, ni non plus le gland de devenir chêne. Leur métamorphose leur est strictement *imposée*. Or ce n'est absolument pas le cas de la deuxième naissance, laquelle par essence est un événement absolument *libre*. Un événement nullement *imposé*, mais seulement *proposé*. Il y a là un trait qui, entre autres, mais plus fondamentalement que bien d'autres, différencie sans ambiguïté la seconde naissance de notre naissance biologique. Car celle-là, vous en conviendrez, nous a certes été donnée, mais de *manière imposée*. Du moins, n'avons-nous eu en rien la liberté de la refuser. Alors qu'au contraire, nous pouvons par contre refuser très efficacement, voire définitivement, de naître une nouvelle fois. Et c'est bien là ce que, la plupart du temps, nous faisons tous, - n'est-ce pas ? - ne serait-ce, par exemple, qu'en nous mettant avec prédilection dans des situations où notre avènement s'avère improbable et même impossible.

Cette *question de la liberté*, dès lors que l'on traite de l'esprit, est véritablement capitale. Elle permet notamment d'éviter cet amalgame conceptuel, aussi fréquent que dommageable, qui aboutit à confondre « naissance spirituelle » et « expérience spirituelle », « libération spirituelle » et simple « éveil ». Car ces deux événements doivent être nettement différenciés. Imaginons, par exemple, les instants d'émerveillement et de ravissement que connurent le philosophe Maine de Biran en se promenant dans son parc, le dramaturge Eugène Ionesco dans une rue déserte, un matin de juin, l'écrivain Nathalie Sarraute dans les Jardins du Luxembourg, ou encore Maurice Zundel dans la chapelle des Médicis à Florence. Ces heures « étoilées », pour reprendre l'expression de Stéphane Zweig, sont à maints égards des *expériences spirituelles* authentiques. Ce sont réellement des instants d'*éveil*, des instants où le « poisson a la tête hors de l'eau ». Cependant, la *libération*, ou *seconde naissance* est encore bien autre chose. Car elle nécessite, absolument, le consentement conscient, définitif et parfaitement libre de l'âme à l'esprit. Sans ce *consentement totalement libre* de la personne

à celui qui, en elle, est plus grand qu'elle - et aussi plus réel qu'elle puisqu'il préfigure son imago - on ne saurait valablement parler de nouvelle naissance. Et je rappelle qu'il s'agit là d'un processus sans fin. Raison pour laquelle ce consentement doit être sans cesse renouvelé, réitéré.

Or donc, vous l'avez peut-être déjà pressenti, un tel consentement, qui engage librement, totalement et sans réserve le tout de l'être, ne peut être donné à nul autre qu'à *l'amour*. Et vous avez raison, car l'esprit et l'amour sont *un seul et même être*. L'équation est déjà vraie théologiquement parlant, au sein même de la Trinité divine, mais elle est vraie aussi anthropologiquement parlant, au cœur même du ternaire humain. A condition bien sûr d'en référer, non certes à *l'amour sentimental*, mais à *l'amour spirituel*, lequel n'est pas de nature affective, ou bien de manière si accessoire. Car l'amour spirituel, loin d'être un sentiment, est avant tout *conscience, volonté et acte*. Je veux dire « conscience » qu'il n'y a de bien véritable pour l'homme et l'espèce humaine que dans la nouvelle naissance. « Volonté » de se dévouer à tout faire pour faciliter celle-ci en soi comme en l'autre et chez tous les autres. Enfin « mise en actes » de cette même volonté. Ainsi, vous le voyez, on peut tenir au fond que la nouvelle naissance est la prise de conscience décisive qu'elle seule est désirable, qu'elle seule mérite d'être recherchée et ceci tant pour soi que pour autrui et le monde-même. Car, ne l'oubliez-pas, la nature, les animaux, les plantes ne se transfigureront et ne seront sauvés que dans la mesure de notre propre achèvement. Oui, nous sommes responsable du monde et ceci de manière infiniment plus ample et profonde que ne le pensent d'ordinaire les écologistes.

Il y a bien des aspects, notamment phénoménologiques, de la naissance à soi-même que je n'ai pu aborder. Mais quand nous traiterons de la méditation je pourrai vous en dire un mot. Pour l'instant je termine en soulignant que cette naissance exige, à la manière de la naissance charnelle, un milieu et des aliments qui lui soient propices. En rappelant aussi ce fait essentiel que c'est à la religion et à ses institutions qu'il incombe de les fournir. Devoir que le bouddhisme remplit en offrant ses « trois joyaux » - le Bouddha, le Dharma et la Sanghâ - et le christianisme en nous donnant le Christ, l'Evangile et l'Eglise.

Les anthropologies dualiste et ternaire, nous en sommes maintenant parfaitement convaincus, s'opposent donc sans détour dans leur manière de concevoir la naissance humaine. Mais cette opposition est aussi nette, si ce n'est plus encore concernant la mort. Examinons cela maintenant.

II – Les deux morts de l'Écriture et celle du ver à soie

Le domaine de la mort offre à l'anthropologie sociale un terrain d'investigation parmi les plus riches qui soient. Mais il est aussi l'un des plus traîtres et les plus minés qui soient, puisqu'en son sein, quand bien même l'optique heuristique serait restreinte à une seule civilisation, une seule religion, une seule philosophie, voire à un seul homme, il est habituel que *le même mot* serve à signifier *des réalités absolument différentes* ou que *la même réalité* soit désignée par des *mots tout aussi différents*. Il y a là une difficulté dont il est important d'être conscient, à défaut de quoi on peut être victime de contre sens considérables. Puisque vous êtes « méditants chrétiens », donc lecteurs, je veux le croire, des Saintes Écritures, de John Main et de Laurence Freeman, je vais pouvoir illustrer cette difficulté sous vos yeux, précisément sans difficulté. Et aussi avec un grain de malice, *cum grano salis*, comme disaient les latins.

Vous le savez le Nouveau Testament campe une « seconde mort ». L'expression se rencontre notamment dans l'Apocalypse (2,11 ; 20,6,14 ; 21,8) et dans l'épître de Jude qui parlent d'individus « deux fois morts ». Cette expression désigne une échéance particulière tout en la distinguant ainsi de

manière incontestable de la mort biologique, corporelle, laquelle se trouve alors désignée par défaut, et comme en creux, en tant que « première mort ». Il n'y a là aucune ambiguïté et l'analyse serrée du texte confirme le bien fondé de cette distinction. Ne serait-ce que parce que la première mort est *naturelle* et *obligatoire* – tout le monde y passe – alors que la seconde est une *sanction* ou une conséquence réservée à quelques uns seulement. Tout le monde n'y passe pas. Elle est, en quelque sorte, *optionnelle*. Il se trouve aussi que la première mort est *partielle* et *momentanée*, alors que la seconde est *totale* et *définitive*. Jusqu'ici tout cela est clair. Mais ceci n'implique nullement que lorsque les théologiens ultérieurs emploient les expressions de « première » et « seconde mort » ils les entendent toujours dans leur sens scripturaire. Loin s'en faut. Et ceci est encore particulièrement vrai de nos jours. Témoin, par exemple, John Main qui dans son ultime conférence « La mort, le voyage intérieur » (p.7) désigne comme « seconde mort » la mort du corps et comme « première mort » une mort sur laquelle nous allons revenir mais qui ne correspond à aucune des deux morts de l'Écriture dont nous venons de parler. Et témoin aussi Laurence Freeman qui, pour sa part, dans son livre *Jésus Le Maître intérieur* (p.243) désigne cette tierce mort, contrairement à John Main, comme « seconde », en nous laissant comprendre que, pour lui, la « première » est, comme dans l'Écriture, la mort du corps. Vous voyez donc la difficulté : la même expression de « seconde mort » désigne pour l'Écriture, pour J. Main et pour L. Freeman une mort différente. Il ne s'agit en rien de critiquer ces différents usages, qui sont tous légitimes dès lors qu'ils sont clairs, mais il reste que nous devons absolument distinguer sans aucune ambiguïté les trois morts qu'ils désignent.

Afin de parvenir à cette vision claire et rigoureuse, je vous propose de partir de saint Augustin lequel avait intensément réfléchi à la condition de l'homme face à la mort et choisi, en définitive, de différencier trois possibilités. Il désignait celles-ci par les trois expressions emblématiques : « *Non posse non mori* », « *Non posse mori* », « *Posse mori, posse non mori* ». Soit :

- « Je ne peux pas ne pas mourir » donc : « je dois mourir, je dois disparaître ».
- « Je ne peux mourir » donc : « je suis immortel et obligé de l'être, je n'y peux rien ».
- « Je peux mourir, ou ne pas mourir », donc : « je peux, si je le désire, être immortel ».

Il est absolument indispensable de distinguer très clairement ces trois conceptions de la vie regardée dans la perspective de la mort. La *première conception* nie l'immortalité et même la survie. Elle affirme que la mort biologique fait retourner l'homme au néant d'où il vient. La seconde affirme que l'immortalité est pour l'être humain une condition « obligée ». Elle est comme inhérente à sa nature. Cette immortalité est dite classiquement « naturelle », « essentielle », voire « substantielle ». La *troisième*, enfin, dit de l'immortalité humaine qu'elle est seulement une « possibilité », une « éventualité ». Certes, une éventualité aussi cruciale et essentielle que le papillon l'est pour la chenille, ou l'arbre pour la graine, mais *une éventualité seulement*. L'immortalité est ici conçue comme seulement « proposée » à l'homme, et non pas « imposée ». Ce cas est celui de l'immortalité dite « optionnelle », « conditionnelle », ou « gracieuse ».

Je viens vous le voyez, de mettre l'accent sur la distinction des « trois immortalités », soit « l'absente » (il n'y a pas d'immortalité, l'être humain n'est pas immortel) « l'obligée » et, enfin, la « conditionnelle ». Cette distinction est, en effet, une lampe particulièrement précieuse pour bien comprendre la Bible et le christianisme ancien et aussi en quoi l'actuel est profondément différent de ce dernier. Elle permet aussi de situer de manière limpide les trois morts dont nous voulons parler. Voyons cela.

L'immortalité « absente » ou « nulle » : elle est celle de l'anthropologie dualiste moderne dans sa version scientifique, agnostique ou athée. Selon cette perspective, l'homme n'est nullement

immortel, il vit une fois, corps et âme, et meurt de sa « belle mort », la mort biologique, laquelle est unique et n'a pas à se répéter. Le tout de l'homme étant « corps et âme », cette mort tuant le tout, est une mort *absolue, totale et définitive*.

La conception suivante, celle de l'immortalité « naturelle », ou « obligée », appartient au christianisme revisité par la philosophie grecque. Elle est celle du thomisme et donc du catholicisme romain. Bien entendu, cette dernière conception authentifie les deux morts scripturaires dont nous avons parlé. Elle comprend la première mort dans son sens classique de mort biologique. Mais on remarquera, qu'à la différence de la conception athée précédente, elle la conçoit comme *partielle, relative* et au plus *momentanée* puisque, selon elle, la mort ne tue que la chair, que le corps. L'âme, elle, est ici conçue comme immortelle par nature, comme incurablement immortelle. De là vient que cette conception ne peut comprendre la « seconde mort » - la mort sanction, celle qui sera prononcée au Jour du Jugement dernier à l'encontre des damnés – en tant que *mort vraie, totale et définitive*. En conséquence, pour elle et donc pour le catholicisme actuel (mais aussi pour nombre de protestants et d'orthodoxes) la seconde mort ne peut être qu'une *mort symbolique*, une mort incapable de tuer l'homme, et qui donc forcément le laisse en vie. Celui-ci étant, par nature, qu'il le veuille ou non, immortel.

Reste la dernière possibilité définie par saint Augustin. Celle qui, je ne vous le cacherai pas, forme pour moi le seul cadre de réflexion valable puisqu'il n'est autre que celui proposé par l'anthropologie ternaire. Dans cette troisième conception, nous l'avons dit, l'homme n'est plus immortel par essence : sa première naissance ne le pourvoit, en effet, que d'une nature « corps et âme » et, par suite, d'une vie seulement biologique ou naturelle dont nous savons qu'elle est *relative, partielle, momentanée*, et donc « mortelle ». Selon l'Évangile et saint Paul cette vie naturelle, à défaut de se dépasser elle-même en s'ouvrant à l'esprit, est dépourvue de toute valeur. Ce qui ne l'empêche d'être plus précieuse que l'émeraude, le rubis, le saphir et le diamant réunis, puisqu'à défaut d'être né une première fois, nul ne peut naître une deuxième fois et recevoir ainsi en partage la vie absolue et éternelle qui est celle du Royaume des cieux.

En résumé, nous avons donc à comprendre les jeux cachés de l'esprit, de la vie et de la mort, de la manière suivante.

- Tous, par notre première naissance, ainsi que cela est écrit dans la genèse (Gn. 2,7), nous participons à l'Esprit au travers de « l'haleine de vie » (*pnoe* en grec, *afflatus* en latin) que Dieu dispense gratuitement à l'homme, le faisant apparaître ainsi « âme vivante », donc en « corps animé », donc « corps et âme ». Tous aussi, en raison de la chute originelle, nous avons à passer par la « première mort », laquelle nous dépouillera de notre corps physique, matériel. Mais non de notre corps formel, essentiel, du « corps que nous sommes » dont nous avons précédemment parlé. Ainsi nous le voyons : la « première mort », ainsi conçue, parce qu'elle ne tue pas l'être naturel qu'elle affecte est, en définitive, et quant à l'essentiel, une mort *seulement symbolique*. Ce qui vient d'être dit n'est guère difficile : mais il faut cependant bien apercevoir que, selon cette conception, la vie naturelle, celle reçue lors de la naissance naturelle ne s'arrête pas à la première mort, que l'on qualifie souvent, elle aussi, de naturelle. Cette vie la traverse. Ce qui ne l'empêche, nous l'avons dit, d'être par essence une vie précaire, vouée à disparaître.

- Maintenant, de deux choses l'une. Soit l'homme virtuel que nous sommes tous accepte, en conscience, avant sa première mort, avant la mort qui vient, ou bien après, dans l'état intermédiaire qui la suit - mais avant le Jour du Jugement dernier -, soit cet homme accepte de naître une nouvelle fois. Entendons de passer de l'état psychique « corps et âme » à l'état spirituel et achevé « corps, âme,

esprit », - ceci en participant à l'Esprit de *manière totale*, non plus en sur le simple mode du *proe* ou de l'*afflatus*, mais sur celui du *pneuma* ou du *spiritus* (saint Irénée explique cela très bien) -, alors cet homme accomplit le dessein de son Créateur, il naît à lui-même et devient effectivement immortel, échappant ainsi à la « seconde mort ». Soit nous n'accueillons pas l'Esprit, nous n'ouvrons pas la porte au fond de notre cœur à celui que nous sommes destinés à être, nous refusons donc de naître de nouveau. Auquel cas, en choisissant de rester en notre état actuel où nous ne bénéficions que d'une vie *partielle, relative et temporaire*, nous nous condamnons inéluctablement à la « seconde mort » qui, elle, est une mort *absolue, totale et définitive*. Une mort qui - contrairement à ce que veut nous faire croire l'exégèse ordinaire - ne nous condamne pas à une éternité infernale de souffrances atroces et d'horreurs indescriptibles, mais une mort qui nous anéantira totalement et n'en sera pas moins infiniment douloureuse.

Voilà ! Tout ceci est parfaitement limpide, rationnel et cohérent. Une dernière petite difficulté cependant, mais facile à lever : à savoir que la « seconde mort », qui ne s'actualisera qu'à la fin des temps, peut parfaitement précéder la première mort. Ceci dans la mesure où l'être humain, par le choix réitéré des options fondamentales qui donnent sens à sa vie, peut s'y condamner irrémédiablement dès à présent, dès cette vie. De là le sens de cette parole si dure de Jésus adressée à l'un de ses disciples désireux d'inhumer son père : « Laisse les morts enterrer les morts » (Mt 8,22). Autrement dit : laisse ceux qui sont déjà morts de la seconde mort (mais toujours biologiquement vivants) enterrer ceux qui sont morts de la première.

Reste maintenant à situer cette autre mort, cette « troisième mort », cette mort à l'égo ou de l'égo, à laquelle J. Main et L. Freeman font référence dans leurs propos que j'ai cités. Cette mort est bien connue de tous les mystiques et notamment de tous les vrais méditants. Elle ne pose, sur le plan conceptuel, aucune vraie difficulté, ce qui nous permettra d'être à son sujet bien plus bref. Il s'agit ici de la mort du ver à soie, celle sur laquelle médite sainte Thérèse d'Avila. Il s'agit de la mort de la chenille, du têtard, de la larve, ou bien, dans le registre végétal, de la mort du grain de blé, du germe semé en terre. Dans le vocabulaire de saint Paul, la mort en question est celle de l'homme ancien, de l'homme extérieur, de l'homme charnel. Bref de l'homme pécheur. Car là est le sens profond de cette mort : elle est mort au péché, mort à ce qui en nous est mortel (2 Co 5,4), mort aux « éléments du monde » (Col 2,20) mort à tout ce qui nous retient captif (Rm 7,6). Elle est mort de la personne mondaine, mort à soi, mort de soi. Cette mort est évoquée en tant que telle dans le Nouveau Testament, mais infiniment moins souvent que les deux autres, soit si j'ai bien compté une vingtaine de fois. Deux versets évoquent la mort de la graine (Jn 12,24 et 1Co 15,36) une dizaine emploie l'expression de « mort au péché », ou des locutions équivalentes (1 P 2,24, Rm 6,2,10,11 ; 7 ,6 ; 8,13 ; 2Co 5,4 ; Col 2,20 ; 3,5). Les derniers enfin parlent de la mort « en Christ » des chrétiens (Col 3,3 ; 2Tm 2,11 ;...). A propos, concernant cette tierce mort, sans doute n'est-il pas indifférent de remarquer que 80% au moins de ses évocations sont le fait de saint Paul.

Mais le plus instructif est certainement pour nous de considérer cette mort comme de l'intérieur. Opportunité que justement permet la troisième et dernière partie de cet exposé.

III – Sens de la méditation considérée à la lumière des enseignements de l'anthropologie ternaire

Je me suis posé la question de savoir pourquoi l'Écriture n'évoque pas plus fréquemment la troisième mort en tant que telle, c'est-à-dire : en tant que « mort » et en tant que « troisième ». Car

nulle part l'Écriture ne laisse entendre qu'il y aurait une mort qui ferait nombre avec les deux autres et qui, à ce titre, mériterait d'être en quelque sorte « numérisée ». D'où le fait, d'ailleurs, que je n'emploie l'expression de « troisième mort » que sous toute réserve et non sans quelque réticence. A la réflexion, je pense que cette absence de repérage comptable vient de ce que la troisième mort ne peut guère être comparée aux deux autres. Et d'autant moins au regard d'une pensée aussi réaliste et concrète que la pensée biblique. En effet, pour celle-ci, une mort, une mort véritable, est un processus simple, unitaire, comme à sens unique, un processus non consubstantiel à un autre qui, en sens contraire, viendrait en quelque sorte, l'effacer et le gommer. Or tel est le cas de la première mort laquelle dépouille l'être humain de son corps de chair (voué à la corruption) sans être nullement accompagnée ou assortie de quelque modification compensatoire. Et tel est encore et bien sûr, le cas de la deuxième mort qui anéantit totalement et définitivement celui qui choisit ce destin. Or, il en va de manière tout à fait différente de la « mort au péché », laquelle est synonyme de la naissance nouvelle parce qu'elle lui est consubstantielle. Il en va de manière très différente de la mort de l'homme extérieur et charnel qui ne se conçoit pas sans la naissance de l'homme intérieur et spirituel.

Ceci, à l'exacte manière des phénomènes d'*histolyse* propres aux métamorphoses animales qui sont corrélatifs de phénomènes d'*histogenèse*, les premiers dissolvant la larve et la nymphe, les seconds produisant le bienheureux imago qui, dans un instant, va prendre son essor. Ainsi, pour résumer cette proposition d'explication, je dirais que l'Écriture ne met pas la mort à soi-même, la mort du vieil homme, sur le même plan que les deux autres, parce que, contrairement à celles-ci, elle inaugure un miracle dans la lumière et la gloire duquel elle s'engloutit et disparaît. Ce miracle est celui de la naissance nouvelle.

J'ai parlé plus haut de cette naissance comme événement *essentiellement libre*. Elle l'est en fait de deux façons. Tout d'abord parce qu'elle ne s'impose pas, n'oblige pas, ne contraint pas. Nous l'avons dit : il appartient à l'esprit de ne s'imposer jamais. L'esprit n'échoit qu'à celui-là seul qui le désire, qui a soif de lui, qui espère en lui, à celui-là seul qui l'attend et qui par avance l'accueille. Mais cette naissance est aussi libre, en ce que l'esprit lui-même est *liberté absolue*. Jésus le précise clairement à Nicodème : l'esprit est de même nature que le vent, il souffle où il veut (Jn 3,8). Ce qui fait qu'il ne suffit pas de le désirer, de le vouloir, d'aspirer à lui et d'être prêt à l'accueillir, pour qu'il vienne. Nullement. Sa venue, sous réserve du désir précédent, relève en effet de son seul bon vouloir. C'est là, en quelque sorte, la part de la grâce. Autant dire celle de l'Amour. Cette part est au vrai connue de tous, puisque chacun sait d'expérience certaine qu'il ne suffit pas de vouloir être amoureux pour le devenir. Et il en va exactement ainsi de l'esprit, des expériences spirituelles et au premier chef de la naissance nouvelle. Ce que sainte Thérèse d'Avila notait de la sorte :

« L'industrie humaine ne peut en aucun cas, produire les états mystiques (entendons les états spirituels) ni faiblement, ni un instant ».

Vous le voyez, le propos est clair, catégorique. Et il est celui d'une femme qui sait d'expérience que l'esprit se donne, mais ne se prend pas. Mais si donc par la vertu d'une attitude, d'une pratique, d'exercices ou d'entraînements adéquats, - en bref par notre industrie - nous ne saurions de nous-même susciter la venue de l'esprit, si donc l'esprit, ni ne se convoque, ni ne se provoque, que pouvons-nous donc bien faire afin d'œuvrer à la bienheureuse naissance, qu'il s'agisse de la nôtre ou celle des autres ? Quelle est donc la part qui nous incombe ?

Question véritablement essentielle, puisqu'à défaut de lui apporter une réponse juste nous pouvons errer toute notre vie, et jusqu'à notre mort même. Or donc, si vous n'avez nulle expérience d'un don du ciel, en voici un : car il se trouve que l'anthropologie ternaire dont nous parlons connaît

très bien cette juste réponse. Mieux même, elle permet d'expliquer sa logique et son fondement à l'aide d'arguments empiriques irréfutables et extrêmement simples. Les voici.

Vous viendrait-il à l'idée d'exiger de votre corps des mouvements qui demandent une extrême précision, ou qui comportent de grands risques – par exemple recoudre une plaie ou progresser sur l'arrête d'un glacier – ceci en pensant ou rêvant à tout autre chose ? Assurément non : le *corps*, pour donner toute sa mesure, demande que l'*âme*, le *mental*, soit au repos. Mais à l'inverse : avez-vous essayé de résoudre en pensée un problème personnel délicat, ou bien de faire du calcul mental, en soulevant un piano ? Les résultats sont très décevants. En effet, le *mental* ne fonctionne bien que quand *le corps est au repos*. D'où l'hypothèse (dont la validité cautionnée par toutes les traditions mystiques occidentales et orientales n'a plus à être démontrée) que la troisième substance de l'être humain, sa substance spirituelle, l'*esprit*, a d'autant plus de chance de s'actualiser et porter les fruits qui sont les siens, que *l'âme et le corps sont en paix et au repos*. Autrement dit : s'il est exact qu'il est impossible de susciter et de provoquer la venue de l'esprit, il reste que nous pouvons nous placer dans des conditions *intérieures* et *extérieures* propices à cette venue. Or c'est très précisément là, et nulle part ailleurs, que se trouve le sens de toute méditation authentique, que celle-ci soit hindoue, bouddhiste ou chrétienne : elle n'a en effet d'autre objet que de nous mettre dans les conditions les plus favorables à ce que se déploie en nous l'esprit. Quant à ces conditions, tout méditant les connaît bien. Les *extérieures*, sont celles d'isolement et de calme, de posture et de repos qui détendent, apaisent et taisent *le corps*. Les *intérieures* sont celles de détachement et de « lâcher prise », de recueillement et de silence intérieur qui calment, apaisent et taisent *l'âme*. Et dans ces conditions intérieures, soyons bien d'accord là-dessus, la première est d'accepter totalement que la venue de l'esprit, - malgré nos efforts de méditants consciencieux et parce qu'elle est foncièrement libre -, ne se produise pas, voire ne se produise jamais.

Edith Stein, l'assistante du père de la phénoménologie Edmond Husserl (mort en 1938), juive d'origine mais convertie au christianisme, devenue carmélite et morte à Auschwitz en 1942, remarquait dans l'un de ses écrits anthropologiques que la nouvelle naissance est une entreprise *fondamentalement paradoxale* puisqu'elle exige, simultanément, de se « soucier de son salut » et de n'en avoir « nul souci », puisqu'elle exige de chercher l'éveil, sans à proprement parler le vouloir. La pratique de la méditation, qui n'a de sens que par la nouvelle naissance, n'est pas moins paradoxale. Et vous le savez mieux que d'autres, vous savez qu'elle exige simultanément attention et détente, concentration et lâcher prise. Mais la méditation est en outre paradoxale en ceci, qui est cette fois extrêmement réjouissant. C'est que du jour où le méditant accepte, dans sa méditation même, et donc du plus profond de lui-même, que l'esprit ne le visite jamais – et qu'en conséquence ses méditations puissent demeurer arides et misérables – alors, tôt ou tard, l'être spirituel qui est en lui certainement se manifestera. Du reste, pas nécessairement pendant sa méditation. Et il le saura, et il le sentira de manière indubitable. Mais à quoi donc me direz-vous peut-être ? Pour répondre comme il se doit à cette question, il faudrait que je puisse vous donner, au moins, un petit enseignement sur la phénoménologie de l'esprit. Ce que je comptais faire maintenant, mais cet exposé est déjà trop long. C'est pourquoi, mais le plus important est là, je me contenterai seulement de vous rappeler que le premier et plus bel indice de la venue de l'esprit est la « joie ». Une joie sans cause sensible, ni mentale. Cette joie n'est pas éprouvée par la chenille, mais par le papillon. Elle est joie d'un essor, d'un envol, d'une libération. Elle est celle dont Gabriel Marcel a donné la plus profonde et plus belle définition alors qu'il écrivait tout simplement : « Le mot joie signifie avec la totalité de l'être ».

Je terminerai ce bref aperçu sur la manière dont l'anthropologie ternaire comprend la méditation en vous proposant, afin de nous ancrer encore plus profondément dans notre vocation de méditants chrétiens, d'écouter deux brèves citations. Toutes deux proviennent de deux chrétiens

immenses, de deux méditants nourris du plus profond silence et qui sont aussi deux excellents connaisseurs de l'anthropologie ternaire. Ces citations sont séparées par 6 siècles d'intervalle. La première est de Jean Tauler (1300-1361), la seconde de Maurice Zundel (1894-1975).

J. Tauler, dominicain, le plus connu et plus proche disciple de Maître Eckhart, disait à son auditoire attentif, lors d'un sermon du soir de Noël :

« C'est pourquoi tu dois te taire : alors le Verbe de cette naissance pourra être prononcé en toi et tu pourras l'entendre. Mais sois bien sûr que, si tu veux parler, lui doit se taire. On ne peut mieux servir le Verbe qu'en se taisant et en écoutant. Si donc tu sors complètement de toi-même, Dieu entrera tout entier. Autant tu sors, autant il entre, ni plus, ni moins ».

Maurice Zundel dira la même chose ainsi :

« Dieu n'est pas absent, c'est nous qui ne sommes pas présents ».